

la voile, comme sur le poids retrouvé de ses feuilles d'autrefois. On entendait son cri de jeunesse et de défi. Sa fine pointe pliait, et rejetait en arrière la branche de laurier vert attachée au sommet. La coque était toute noire avec un filet rouge, rouge comme le sang des blessures. Dans la courbe de la grande voile, et debout sur le pont, il y avait six compagnons d'Étienne, qui lui faisaient conduite jusqu'à l'entrée de la mer : Jeaa, Michel, Césaire, Mathieu, Pierre et Guillaune, tous du même âge et tous enfants de la Loire. Pour lui, il tenait le gouvernail, tête nue, le corps serré dans son tricot de marin, et, ayant quitté toutes choses, pour ne point faiblir il ne se détournait pas, et regardait en avant.

« Adieu, grand Étienne, adieu celui qui tendait les nasses et les trains à aiguilles dans les passes inconnues du fleuve ; adieu celui qui menait d'un bras un bateau plat parmi les courants et les tourbillons d'hiver, bon travailleur, gagnateur de pain, fierté de la cabane de Mauves ! Adieu celui qu'il était doux de voir grandir à l'arrière de sa barque, lorsqu'il revenait des îles avec le poisson frais, et qu'il criait de loin : « Bonne pêche, les amis, bonne pêche ! » Adieu l'enfant, adieu le frère, adieu la joie ! »

Déjà, dans la pleine Loire, le beau sloop avait pris sa route. Le soleil et le vent emplissaient son foc, sa grande voile et son humier. Les gens de Trentemoult, fins connaisseurs, disaient :

— Quel est celui-là ? Comme c'est gréé ! Joli bateau !

Il défilait devant les goélettes, les bricks amarés, et les matelots disaient à leur tour :

— Ça ne peut être qu'un yacht. Il a sept hommes de bord, et c'est trop pour sa taille.

Nou, ce n'était qu'un pêcheur de Loire, que le désespoir d'amour emportait vers la mer.

Quand il passa par le travers de la maison blanche, les six compagnons levèrent leurs chapeaux. Le grand Étienne ne bougea pas. Il ne demanda pas : « Est-elle là ? » L'eût-elle appelé, en ce moment, d'un geste de ses mains pâles, qu'il aurait continué son chemin.

Henriette cependant le voyait. Elle avait obtenu de sa patronne deux heures de liberté ; elle avait descendu jusqu'à l'extrémité de Chantenay, où le regard est plus long sur la Loire plus ouverte. Là, sur un sentier qui côtoie la rive, elle marchait, se hâtant, afin de prendre de l'avance, et d'avoir plus longtemps dans les yeux l'image de son ami. Car, en marchant, elle tournait la tête, et le beau sloop venait vite, porté par la brise et par le courant.

Les six jeunes hommes chantaient en descendant la Loire. Elle entendait leurs voix.

Ni eux, ni le grand Étienne, ne pouvaient reconnaître cette frêle forme noire, ouvrière sans doute ou femme d'ouvrier, perdue dans l'étendue des campagnes agrandies. Ils la dépassèrent bientôt. A travers l'espace bleu, elle crut sentir l'ombre de la proue, l'ombre du mât et de la voile, l'ombre d'Étienne qui couraient sur elle. Elle pressa le pas. Elle voulait le voir encore, lui qui partait pour elle, lui qui ne chantait pas avec les autres, et qui ressemblait à une statue, immobile à la barre. Mais le vent fraîchissait. La proue se levait aux premières ondulations de l'eau, message de la mer lointaine, qui venait chercher son bien. La voile s'inclinait. La silhouette des hommes diminuait. Ils n'étaient plus qu'un groupe indistinct, sur le pont devenu plus étroit qu'un copeau de sapin. La branche de laurier, à la pointe du mât, s'agitait comme une main qui dit adieu.

Et tout s'évanouit dans la lumière.

Étienne n'avait rien vu.

Vers le soir, il débarqua les six compagnons qui l'avaient suivi, et prit l'équipage depuis longtemps engagé. Lorsque la nuit toute bleue eut toutes ses étoiles, celui qui n'avait pas été aimé, celui qui, pas un seul moment, de la prairie de Mauves aux falaises de Saint-Marc, n'avait cessé de penser à Henriette, mit le cap sur la haute mer, et s'enfonça au large...

Le même soir, à l'heure où le soleil baissait, Henriette s'était rendue près du vieux prêtre qui la guidait. Il la reçut dans son jardin, près du cèdre dont les branches s'allongeaient jusqu'au-dessus du chemin de la Hautière. Le peuple des usines montait, et la poussière soulevée retombait parmi les lilas et les troènes, qui, même en cette saison de printemps, avaient les feuilles grises. L'abbé n'y prenait pas garde. Il écoutait Henriette, et il écoutait la foule, et il unissait, dans son esprit, les destinées de l'une avec les misères de l'autre. Un de ses vœux les plus chers semblait près de se réaliser. Il amenait à ses pauvres une âme vierge, instruite de la vie, agrandie par la douleur, capable d'approcher les corruptions du monde sans en être souillée. Il disait :

*A suivre.*